



DOMINIQUE MOULON

CHEFS-D'ŒUVRE DU 21^e SIÈCLE

L'art à l'ère digitale

nouvelles éditions
scala

Michele Spanghero

Ad lib.



Michele Spanghero, *Ad lib.*, 2016. Vue de l'installation en 2016 au Treviso Ricerca Arte, Italie. Courtesy de l'artiste.

Le 12 octobre 2019 se déroule le vernissage de l'exposition «Jusqu'ici tout va bien?» dans le cadre de la Biennale Nêmo, au Centquatre, à Paris. Gilles Alvarez et José-Manuel Gonçalves, les deux commissaires, ont assemblé les installations de ce qu'ils nomment des «Archéologies d'un monde numérique». Le public y découvre notamment une sculpture sonore de Michele Spanghero (1979) composée d'un respirateur artificiel alimentant des tuyaux d'orgue savamment organisés. Son titre, *Ad lib.* est une abréviation de l'expression latine *Ad libitum* signifiant «à satiété». En musique, une telle annotation indique la possibilité pour l'instrumentiste de répéter le passage d'une partition à volonté. Or, l'exécutant, considérant l'installation *Ad lib.* de cet artiste italien, n'est autre que l'appareil médical dont on parlera beaucoup dans les mois suivants. En agissant ainsi sur les tuyaux d'orgues qu'elle alimente, la

machine intervient aussi sur les rythmes respiratoires des membres du public. Ne serait-ce qu'inconsciemment, toutes et tous accordent leurs inspirations et expirations sur les deux notes qui se jouent en nous apaisant. Convoquant l'idée d'une éternité possiblement subie, cette sculpture sonore agit donc tant sur nos esprits que sur nos corps. L'exposition «Jusqu'ici tout va bien?» évoque un monde de l'après, où seules les machines perdureraient quand les humains auraient disparu. Une ère où toutes les machines seraient autonomes comme c'est le cas pour *Ad Lib.* Car force est de reconnaître qu'elle n'a besoin ni de l'artiste ni même du public pour interpréter l'un des plus essentiels de nos rythmes biologiques. On se plaît à l'imaginer privée de toute autre présence que la sienne propre, quand elle nous incarne si parfaitement. Sa forme, mais aussi son timbre, nous renvoie aux grands orgues d'église, ce qui la

approche indubitablement de la sphère du divin où s'exprime si naturellement le sentiment d'éternité. L'exposition au titre prémonitoire «Jusqu'ici tout va bien?» se termine le 9 février 2020 dans un contexte très particulier, celui où le monde se prépare à ce qui va devenir la pandémie du siècle, celle de la Covid-19. Impossible, dès lors, de voir ou d'écouter *Ad lib.* tout à fait de la même manière. Car, si au début les masques chirurgicaux ont manqué dans de nombreux pays, ce sont, par la suite, les ventilateurs artificiels qui ont

cruellement fait défaut dans bien des hôpitaux sur la planète. En cette année 2020, l'idée que pour tant de malades la vie ne repose plus que sur le fonctionnement ou la disponibilité d'une telle machine augmente singulièrement l'aspect dramatique du dispositif *Ad lib.* Sa musique, pourtant, continuera d'apaiser tant elle nous est biologiquement proche en ce «monde d'après» qui reste à bâtir mais que personne n' imagine sans art ni technologies.



Michele Spanghero, *Ad lib.*, 2017-2018. Vue de l'installation au Centquatre à Paris durant la Biennale Nêmo de 2019, Courtesy de l'artiste, Galerie Alberta Pane (Paris et Venise), Galerie Mazzoli (Modène et Berlin).